

GRÉSIL- LEMENTS À PARIS

Audrey Hepburn sort de la chambre d'un grand appartement parisien. Elle est vêtue d'un étrange costume presque transparent à longue traîne, dont on ne sait pas bien s'il s'agit d'une chemise de nuit ou d'une robe de soirée. Pour William Holden, elle est éblouissante. Il ne la quitte pas des yeux tandis qu'elle se dirige vers la terrasse pour récupérer son oiseau en cage. Plus tard, un gros plan sur son visage la fait apparaître encore plus magni...

« *Non. Non ! Ça ne va pas du tout !* » Hubert enrage. Audrey acquiesce. Elle *devrait être* magnifique. Sur ces plans, elle semble presque... ordinaire. Avec une partie de l'équipe du film, Hubert de Givenchy

et Audrey Hepburn regardent les premiers rushes de *Deux têtes folles*, remake américain signé Richard Quine de *La Fête à Henriette* de Julien Duvivier. Même si une grande partie du film est tournée en studio, la production a souhaité tout filmer en France, en travaillant avec une équipe partiellement française : le décorateur Jean d'Eaubonne, qui était déjà sur le film de Duvivier, l'ingénieur du son Joseph de Bretagne, l'assistant réalisateur Paul Fedder et le chef opérateur Claude Renoir. Quant aux costumes d'Audrey Hepburn, ils sont évidemment d'Hubert de Givenchy. L'actrice est depuis 1953 l'égérie de la maison Givenchy, et le créateur signe ses robes dans de nombreux films — des comédies à succès dans lesquelles la jeune actrice représente une forme d'idéal d'élégance pour des millions de femmes à travers le monde. Elle pose bien entendu également pour des publicités, mais le cinéma est diablement plus efficace pour faire connaître la marque. Depuis *Diamants sur canapé*, combien de fois ne lui a-t-on pas parlé de sa fameuse robe noire ? Même si de nombreux commentateurs s'obstinent à la qualifier de « petite » robe noire, confondant avec Chanel, alors qu'elle est — clairement — longue. Alors oui, Hubert est énervé ce matin, ces plans dans *Deux Têtes folles*, ça ne va pas du tout. Qu'est-ce que c'est que cet éclairage ? On remarque à peine le vêtement. Audrey est d'accord : sur ces plans, elle ne se trouve pas belle. Elle sait à quel point le film est important pour le couturier, qu'elle considère avant tout comme son ami.

Étape importante pour toute maison de couture, Givenchy a lancé quelque temps auparavant son parfum. Audrey est d'abord la seule à le porter, puis, bien entendu, Hubert a souhaité le commercialiser. Sur le ton de l'humour, Audrey lui aurait répondu « *Je vous l'interdis* », donnant ainsi son nom au parfum, « *L'Interdit* ». Voilà pour la légende, un *storytelling* en or dont se régale le département marketing. Il va de soi que c'est le visage d'Audrey qui sert d'illustration à toutes les publicités pour *L'Interdit*. Pour ce nouveau film, Givenchy veut aller encore plus loin, et il a réussi à convaincre la Paramount de le faire apparaître dans le générique non seulement comme le créateur des robes, mais également du parfum : « *Miss Hepburn's Wardrobe and Perfume: HUBERT de GIVENCHY* ». Puisque le film n'est pas en odorama, cette mention peut sembler absurde, mais après tout, elle ne l'est pas plus qu'une photo de visage pour vendre une fragrance. Voilà pourquoi il *faut* que le visage d'Audrey soit parfait. En privé, Hubert échange avec son égérie. Puis Audrey va voir Axelrod et Quine, respectivement scénariste et réalisateur, mais aussi producteurs du film. Claude Renoir n'était pas le premier choix de l'actrice, qui, comme toute star, a son mot à dire. Quand on lui a proposé ce rôle, elle avait demandé à ce que la photographie soit assurée par Franz Planer. C'était lui qui était responsable de ces plans devenus légendaires dans *Diamants sur canapé*. Audrey venait d'ailleurs de tourner un autre film avec lui, *La Rumeur*, et il excellait aussi dans un genre totalement différent. Mais Planer,

lui apprit-on, était très malade. Audrey accepta donc la proposition de la production d'engager cet opérateur français au nom de famille fameux, qui avait fait ses armes auprès de son illustre oncle, Jean Renoir. C'était une erreur, et elle le regrette maintenant. Pas question de continuer avec lui. Quine et Axelrod écoutent. Avec l'alcoolisme de Holden qu'ils doivent gérer au quotidien, ça commence à faire beaucoup de problèmes pour un film qui devait être si simple. Ils envoient un télégramme à Los Angeles. Heureusement, la Paramount a une solution parfaite à leur proposer : juste après *Deux têtes folles*, Audrey doit enchaîner avec un autre tournage parisien, *Charade*, de Stanley Donen. Le chef opérateur est Charles Lang. Il se trouve qu'il est déjà dans la capitale française pour faire quelques repérages. Au pied levé, il remplace Claude Renoir, retourne les « mauvais » gros plans, en profite au passage pour tester des choses dans la perspective de *Charade* : il propose ainsi de faire quelques images au théâtre Guignol des Champs-Élysées, puisqu'une scène importante de *Charade* s'y déroulera aussi.

Le film se poursuit avec efficacité, mais en quelques semaines, l'ambiance est devenue détestable sur le plateau, et Audrey n'a pas peur de dire que c'est sa pire expérience de tournage. Il y a les coups de colère de William Holden, l'exaspération d'Hubert de Givenchy, et la déprime des producteurs depuis que la Paramount a envoyé ses premiers retours sur les images qu'on leur a fait parvenir : ils trouvent

le film très mauvais. L'objectif est donc surtout de finir le tournage rapidement. Depuis la mise en chantier de *Charade*, on sent bien que le studio a lâché l'affaire. Audrey a presque oublié à quel point cela avait bien commencé : ce projet de film qui parle de cinéma, avec de multiples citations, était amusant, et elle était heureuse de retrouver Paris. Elle passe beaucoup de temps avec Hubert et son groupe d'amis. Les soirées ont souvent lieu chez Marlene Dietrich, au 12 avenue Montaigne. D'ailleurs, puisque *Deux têtes folles* collectionne les caméos (on entend même Frank Sinatra chanter un ersatz de générique), Axelrod et Quine trouvent amusant de proposer à cette star internationale une brève apparition. Audrey lui en en touche un mot, et, par amitié, Marlène accepte. Dans une courte séquence singeant le début de *Diamants sur canapé*, on voit ainsi Dietrich entrer dans la boutique Dior juste en bas de chez elle. Même Hubert de Givenchy trouve ça drôle. Certes, Dior, c'est la concurrence, mais Christian était surtout un ami, chez qui il avait fait ses armes. Et puis Marlene est une égérie Dior, tout le monde le sait. Au début, Audrey était aussi heureuse de retrouver William Holden, « Bill », comme tout le monde l'appelle. Il y a dix ans, ils avaient eu une brève histoire, mais Audrey avait rencontré Mel et ils ne s'étaient plus revus. Hélas, dix ans ont suffi à faire de ce charmant frimeur un acteur irascible et désagréable. Holden essaye de l'impressionner en faisant des excès de vitesse sur les boulevards parisiens à bord de sa Ferrari flam-bant neuve, mais en ressort surtout pathétique. Il

n'arrête pas de parler de virilité tout en étant incapable de tenir debout. Quine et Axelrod voient bien qu'il met Audrey mal à l'aise et proposent alors un caméo à Mel Ferrer, histoire qu'il puisse rejoindre le tournage et reconforter sa femme. Mais la présence de Mel rend la situation plus bizarre encore et alimente la jalousie qui commençait déjà à gronder dans l'esprit de Ferrer. Vraiment, ce tournage est un cauchemar. Finalement, face à l'impossibilité de travailler avec Bill, la production est interrompue quelques semaines, le temps qu'Holden fasse une petite cure de désintoxication, au grand dam de la Paramount. La situation, le fait que tout le monde commence à prédire l'échec du film et que le studio envisage de précipiter sa sortie angoissent Audrey. Et puis, elle est triste pour Hubert. Il a beaucoup misé sur ce film, et il est maintenant évident que cet investissement risque au mieux de passer inaperçu, au pire d'être totalement contre-productif.

Audrey est malheureuse, elle a peur pour son couple — les disputes avec Mel, jaloux, sont de plus en plus fréquentes — et elle a peur pour sa carrière. Elle essaye de se rassurer, se dit que cela pourrait être pire. C'est alors, tandis que le film est en pause, qu'on fait parvenir à l'actrice une nouvelle terrifiante : un individu vient de s'introduire dans sa maison de Bürgenstock. D'après la police qui l'a appréhendé, il s'agit d'un jeune homme de vingt-deux ans, un certain Jean-Claude T., de nationalité française, qui louait depuis quelques mois un appartement à quelques mètres de la maison du

couple Hepburn-Ferrer dans cette station des Alpes suisses. Audrey connaît ce nom. Depuis des années, elle a reçu de la part de ce Jean-Claude T. des centaines de lettres, parfois plusieurs par jour. Comme toute star, Audrey a des milliers d'admirateurs et beaucoup lui écrivent par l'entremise de son agent. Quelques-uns ont réussi à obtenir son adresse personnelle. Elle n'y prête pas beaucoup d'attention, et ce n'est pas méchant, les lettres sont même parfois très belles. Quand elle en a l'occasion, elle en lit une ou deux. Une équipe de secrétaires est chargée de répondre. Mais c'est vrai que ce Jean-Claude était devenu particulièrement insistant. Même les secrétaires n'ouvraient plus ses lettres. Plusieurs fois, Audrey s'était dit qu'elle ferait quelque chose. Mais elle n'aurait jamais imaginé que cela prendrait de telles proportions. Dans l'appartement que Jean-Claude T. a visiblement loué pour vivre au plus près de son actrice favorite, la police suisse retrouve l'oscar qu'Audrey Hepburn avait reçu pour *Vacances romaines*. Il s'est donc introduit plusieurs fois chez elle. Audrey est rassurée qu'il soit arrêté, mais malgré tout, elle a peur. Nul ne connaît ses intentions. On ne sait jamais ce que ces « fans » veulent. Souvent, elle a l'impression d'être suivie. Heureusement, Sean était avec sa grand-mère au moment des faits, mais Dieu sait ce qui aurait pu arriver. Pour le reste du tournage de *Deux têtes folles*, elle reste cloîtrée avec Mel dans une grande maison à l'épais grillage en dehors de Paris et ne sort que pour travailler. Les deux époux prennent la décision de vendre la demeure de Bürgenstock.

Ils aiment la Suisse et souhaitent y rester, mais cherchent un pied-à-terre plus discret. C'est sur les hauteurs de Tolochenaz, petit village au bord du lac Léman, qu'ils trouvent « La Paisible », la villa idéale, cachée par une épaisse muraille. Son nom même semble une promesse de calme et de discrétion.